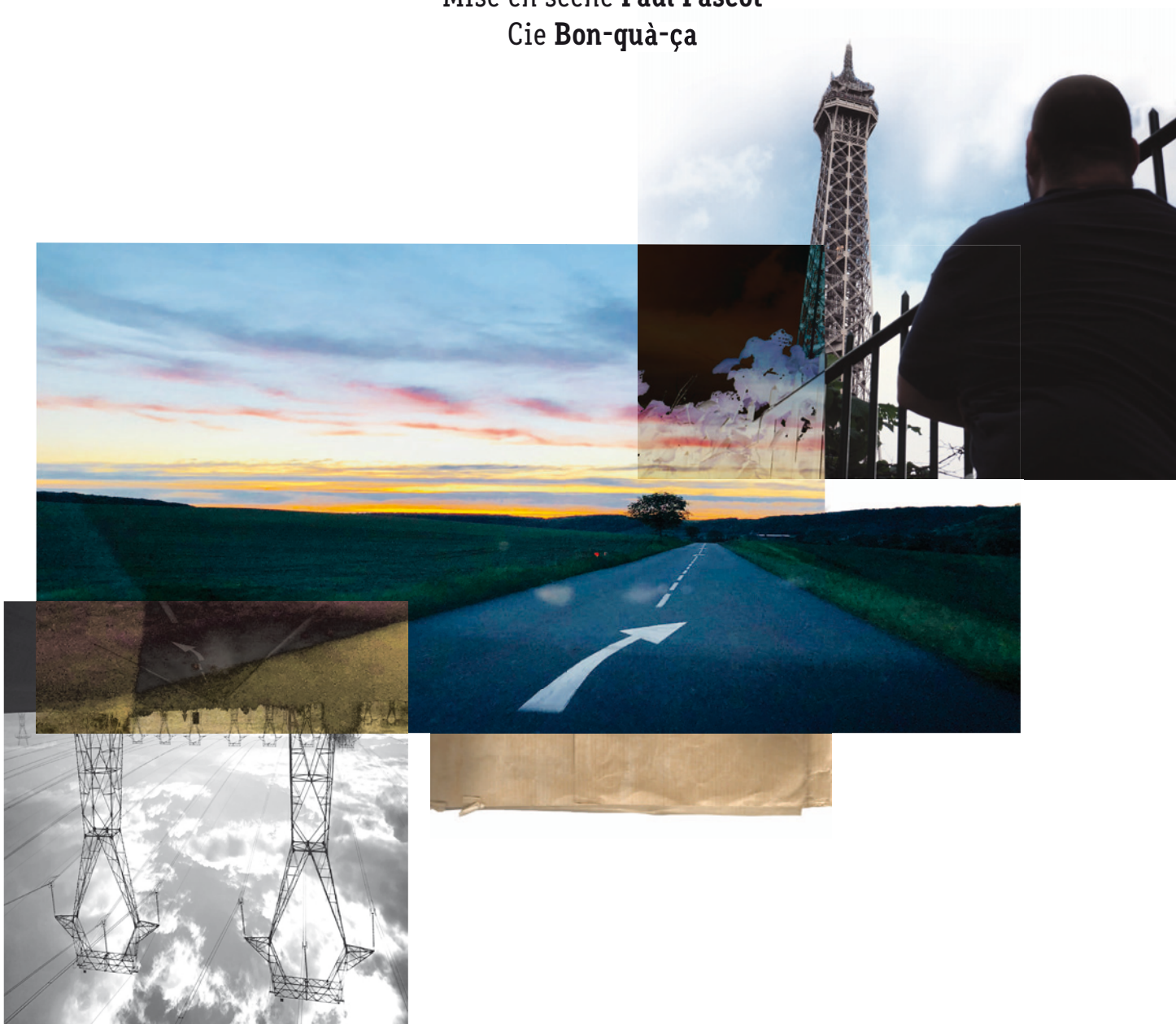


REVUE DE PRESSE

L'Amérique

Texte **Serge Kribus**
Mise en scène **Paul Pascot**
Cie **Bon-quà-ça**



THÉÂTRE | Rencontre avec un metteur en scène de 28 ans totalement impliqué dans son métier de création

Paul Pascot : L'Amérique, un "œuf" prêt à éclore

Les 5 et 6 novembre, le théâtre La passerelle présente "L'Amérique" de Paul Pascot. Une résidence de création. En d'autres termes, Gap est le lieu où se fait le dernier temps de création du projet, aussitôt suivi par la première de la pièce.

Et si la compagnie "Bon qu'à ça" est soutenue à la fois par La passerelle et le Bois de l'Aune (Aix-en-Provence), c'est le théâtre gapençais qui a la gestion déléguée de ce formidable bébé qu'est l'Amérique (gestion administrative, comptable, logistique, technique, de communication).

Une première pour l'équipe de La passerelle, tout entière mobilisée pour l'occasion. Une opération qui a commencé il y a plus d'un an et qui se terminera en juillet 2020.

L'intuition comme moteur

L'an passé, certains se souviennent des lectures chez l'habitant de ce texte de Serge Kribus. Magnifique de beauté et de justesse. Le démarrage d'une aventure que le directeur de La passerelle ne pouvait pas ne pas déclencher.

« Monter un spectacle, n'est que la résolution de problèmes, la capacité de trouver des solutions. Des problèmes, plus on en a, plus on est capables de trouver des solutions, plus on est capables de monter un spectacle. Se poser des questions, c'est le bon ordre des choses, pour la création. Si on ne se pose pas de questions, c'est qu'il y a un problème ».

Le ton est donné ! Rencontrer Paul Pascot, malgré son jeune âge (28 ans), c'est faire l'expérience de rencon-



Paul Pascot, au milieu de ses comédiens, explique une scène de "L'Amérique". Photo Le DL/Gérald LUCAS

trer un homme totalement impliqué dans le questionnement du monde... et dans son métier de créateur.

"L'Amérique", c'est plus d'une dizaine de personnes au service d'un projet, « une belle équipe rassemblée, explique le metteur en scène, beaucoup de cerveaux et de sensibilités mis au service de ce même objet, et c'est la pluralité de tous ces corps, de toutes ces têtes et de tous ces regards, qui créent ce spectacle ».

L'homme a le sens de la formule. Mais si la métaphore et la poésie ne sont jamais bien loin, ce n'est pas par pur esthétisme, mais bien pour traduire au mieux un sentiment.

« Quand on commence

quelque chose, ce n'est jamais innocent. Quand on jette un caillou dans la montagne neigeuse, il y a des chances que ça fasse une avalanche. En faisant une lecture de "L'Amérique" devant public, il y avait l'espoir particulier... de pondre ».

L'œuf a depuis bien grossi et sa coquille prête à se fragmenter et à s'ouvrir.

« Pour moi, l'intuition est beaucoup plus forte qu'imaginer faire des plans. Et l'intuition de rassembler Edward et Maurin (Edward Decesari et Maurin Ollès, les acteurs de la pièce) qui ne se connaissaient pas du tout, qui ont évolué dans des milieux totalement différents, cette intuition-là, avec ce texte-là qui me sui-

vait depuis quelques années, était assez forte pour me dire, c'est parti ! ».

« Un texte, c'est un mur d'escalade »

Ce qui intéresse Paul Pascot, ce n'est pas l'intellectualisation d'un texte, mais bien la traduction des sensations qu'il provoque chez lui.

« Un texte, c'est un mur d'escalade sur lequel on met des points de silence, des points de montée, d'accélération, des points d'agrandissement des mots... et c'est la multitude de ces points que l'on pose ensemble avec les acteurs qui leur créent des contraintes dans lesquelles ils vont trouver leur propre li-

berté ».

Aujourd'hui Paul Pascot, assisté de Florine Mullard, a tous les ingrédients d'un plat qui s'annonce des plus appétissants. Reste à être sûr de la recette pour le livrer « afin que les spectateurs puissent le manger avec leurs oreilles et avec leurs yeux ».

Une phrase interpelle aujourd'hui un peu plus que les autres notre metteur en scène, celle de Murray Bookchin, considéré comme le père de l'écologie radicale et libertaire : « Si nous ne faisons pas l'impossible, nous devons faire fasse à l'impensable ». Une piste pour un prochain projet ? Alors vite... Tant qu'il est encore temps.

Gérald LUCAS

THÉÂTRE | La première mondiale de "L'Amérique" de Paul Pascot à La passerelle superbement réussie

Un hymne à la vie, à la liberté et à la volonté de changer le monde

On l'attendait, cette Amérique-là. Et on n'a pas été déçu. Mieux, on a été surpris. Même ceux qui connaissent le texte, même ceux qui en avaient vu la lecture l'an passé, même ceux-là se sont fait prendre comme si c'était la première fois. Et c'était bien une première fois puisque, lundi soir, il s'agissait de la première représentation de cette pièce de Paul Pascot sur les mots de Serge Kribus.

■ Une amitié touchante

Le décor semble minimaliste. Pourtant, il y a un escalier monumental qui tourne, lentement, très lentement. À tel point qu'on ne s'en rend pas compte. Un peu comme la terre. Une terre qui ne tourne pas très bien, elle, comme nous le dit le texte en creux. Sur l'escalier, il y a Jo, celui qui n'a peur de rien, petit, nerveux. En bas, il y a Babar, celui qui a peur de tout, grand, costaud. Pas grand-chose de commun, donc. Si ce n'est qu'ils étaient faits pour se trouver.

Un road movie à travers les années 70 qui va sceller une amitié des plus touchantes. Un jeu d'acteurs magnifiques. Edward Decesari est Babar, alias Bernard et Maurin Olles est Jo.

C'est lui qui meurt au début de la pièce et avant de mourir, il raconte. Il raconte le monde, injuste. Il raconte la dope, la démerde. Pas forcément facile. Et pourtant, c'est cette vie qui va plaire à Babar, faite d'incertitude, de tragédies potentielles, mais avant tout, de liberté. Et même si on connaît la fin dès le début, ce qui est fort, c'est la route que nos deux héros empruntent pour arriver à cet inévitable et implacable fin.

■ Une mise en scène discrète et terriblement efficace

Les mots claquent, les acteurs ont épousé leur personnage. Mais tout ça ne peut marcher que si la "mise en musique" se fait sur les bonnes notes. Encore faut-il que le chef d'orchestre soit à la hauteur. Mais une fois de plus, Paul Pascot, dans la



Maurin Olles, alias Jo, et Edward Decesari, alias Babar, une prestation d'acteur brillante. Photo Le DU/Gérald LUCAS

peau du metteur en scène, a su mener les comédiens au meilleur d'eux-mêmes, sans que jamais l'ombre de sa personnalité ne vienne troubler la pièce. Une ambiance avec juste ce qu'il faut d'éléments de poser son propre imagi-

naire. Et cette astucieuse idée de toujours garder à distance les deux personnages comme pour mieux les rapprocher dans l'histoire. De la grande cuisine...

Seul ombre au tableau, un possible retrait des plateaux de Paul Pascot, ce surdoué

du théâtre. Une information confiée en catimini, visiblement mûrement réfléchie, découlant du constat terrible que les mots ont leur limite. Et qu'après ceux-ci, vient peut-être le moment de l'action.

Gérald LUCAS

GOÛTER POUR SAVOIR

Paul Pascot met en scène, avec sa compagnie Bon-qu'à-ça, un texte bouleversant d'émotion et d'acuité de Serge Kribus

Zibeline : Pourquoi *L'Amérique* de Serge Kribus ?

Paul Pascot : Parce que **Serge Kribus** est un acteur, qui a écrit pour des acteurs, donc je crois que la première chose c'est la jouissance de pouvoir jouer un texte aussi complexe entre narration, discours direct, passation d'endroits, de temps, de timing... en l'espace d'une demi-seconde. Deuxièmement parce qu'il pose une question qui me touche : ai-je choisi ma vie ou ai-je subi le choix qu'on a fait de ma vie ? Il s'agit de comprendre que tant que l'on ne goûte pas aux choses, on ne peut savoir ce qu'on veut faire. La pièce s'appelle *L'Amérique* en référence à cette recherche, cette destination de liberté puisque ça se passe dans les années 70 -qui seront suivies de désillusions, comme aujourd'hui. Se pose la question : où se trouve notre Amérique, cet endroit de réussite personnelle ?

Un « roman de formation »...

Oui, le texte de Kribus est écrit pour des quarantenaires nés dans les années 70, mais les personnages en présence, Jo et Babar, sont des jeunes de mon âge. Tout se passe dans le souvenir de ce qu'ils ont parcouru depuis leur rencontre jusqu'à la fin de la pièce. Le duo héroïque archétypal est renforcé par les corps des comédiens, **Maurin Ollès** et **Edward Decesari** entre le « costaud » et un petit pion électrique...

Pour un road-movie que les musiques des années 70 animent ?

Les références musicales sont porteuses de sensations qui servent le texte. L'action s'ancre dans une époque mais atteint une dimension universelle car il y a une sorte de recommencement : les désillusions éprouvées dans les années de l'après soixante-huit, avec toutes les promesses non tenues, se ravivent aujourd'hui : cela fait trente ans qu'on nous parle d'écologie et voilà que le ministre

de l'Écologie démissionne et que le secrétaire général de l'ONU (normalement garant de la paix dans le monde) appelle les sociétés civiles à se soulever contre les gouvernements qui ne mettent pas en place une politique déterminante basée sur l'écologie...

La scénographie avec un plateau tour-



Paul Pascot © David Hess

nant, un carré, représentation traditionnelle de la terre, une échelle vers l'inatteignable -celle de Jacob ?-, un mur infranchissable...

Oui, la scénographie est très symbolique. La relation entre les deux personnages donne la force au décor. Ce décor, je l'ai rêvé, avec son carré conforme, conformé, et les êtres qui se retrouvent toujours dans les angles, les coins, d'où ils ne peuvent pas sortir. Sans compter l'ironie du « il faut être carré dans la vie ». L'escalier au centre, suspendu avec un vide derrière comme un plongeur, évoque la complexité de la vie où tout peut s'écrouler du jour au lendemain... Il faut donner un sens au fait de monter les escaliers, parce que c'est un choix de vie, que l'on peut monter comme redescendre et pour

monter parfois il faut savoir redescendre. **C'est la pièce fondatrice de votre toute jeune compagnie ?**

C'est lors d'un voyage au Congo que je me suis rendu compte de la puissance du théâtre. Revenant en France, j'ai suivi avec Youssouf Abi-Ayad les cours de l'école départementale de théâtre de l'Essonne. Et c'est avec la pièce de Kribus que nous avons passé et réussi nos concours. De là est parti le désir de le porter sur scène. J'ai voulu, avec la production déléguée avec Le Bois de l'Aune et La Passerelle, que les risques soient partagés, il y a un réel travail de transition avec prise de risque de tous les acteurs. Le nom de la Cie, **Bon-qu'à-ça**, est symbolisé par un trombone : il n'est bon qu'à ça, à tenir des feuilles, mais si vous savez bien l'utiliser, vous êtes capable d'ouvrir n'importe serrure... Il n'y a pas une seule esthétique, un seul type de projet, une seule problématique. Ce qui est intéressant c'est d'être fidèle au projet et d'aller jusqu'au bout en prenant exactement les bonnes personnes.

♦ ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MARYVONNE COLOMBANI ♦

À VENIR



5 & 6 novembre
Théâtre La Passerelle, Gap
04 92 52 52 52 ♦ theatre-la-passerelle.eu

9 & 10 novembre
Théâtre du Bois de l'Aune, Aix-en-Provence
04 88 71 74 80 ♦ boisdelaune.fr



Novembre à La passerelle : théâtre, jonglage et hip hop acrobatique



Le lundi 5 et mardi 6 novembre, c'est une création que nous propose La passerelle, celle de *L'Amérique*. Un texte de Serge Kribus mis en scène par le jeune et talentueux Paul Pascot, avec deux jeunes comédiens, Maurin Ollès et Edward Decesari pour donner corps et voix à cette odyssée dans la France des années 70. Ce spectacle co-produit par La passerelle a pour genèse la commande d'une lecture à Paul Pascot au printemps 2017, suivie de deux résidences de création en juillet 2018 et oct./nov. 2018.

Au tout début des répétitions, j'ai eu la chance de pouvoir me glisser quelques heures dans la salle. Pas trop longtemps pour ne pas en savoir trop et gâcher mon plaisir de la découverte, mais suffisamment pour comprendre en quoi monter *L'Amérique* était une nécessité pour Paul Pascot. De son propre aveu, il a vécu la découverte de ce texte, au tout début de sa formation en tant qu'acteur il y a 7 ans (il avait 22 ans, l'âge des personnages), comme une forme de révolution théâtrale de par la structure même du texte. Ces va-et-vient entre le présent de la narration dans le présent d'une situation qui fait déjà partie d'un passé lui ont semblé incroyablement intéressants à explorer. Un entremêlement de temps dans lequel les deux personnages revivent ce qu'ils ont vécu ensemble dans un dialogue qui alterne entre présent et passé. Un texte à vivre comme un souffle d'air, comme une libération des « contraintes » par ce qu'il raconte mais aussi par son rythme dans l'écriture.

L'Amérique, c'est l'histoire d'une rencontre et d'une amitié aussi improbable qu'intense entre Babar, le grand costaud, timide étudiant qui a choisi médecine pour faire plaisir à ses parents, et qui garde bien enfouies à l'intérieur de lui sa soif de justice et son envie d'ailleurs. Et Jo, le petit nerveux, l'électron libre qui connaît la vie, qui sait comment on se bat, comment on drague les filles et vole des voitures. Un road trip tragique accompagné d'une bande son rock'n'roll signée Bob Dylan, Janis Joplin, Jimmy Hendrix ou David Bowie, qui bien que situé dans la France des 70's fait écho de manière saisissante à notre société actuelle.

Serge Kribus sera présent le lundi 5 novembre et dédicacera son texte à l'issue de la représentation.

THÉÂTRE - ON A VU AU BOIS DE L'AUNE

"L'Amérique" de Kribus selon Paul Pascot

Sur la scène, un seul accessoire, un grand escalier de fer qui tourne tout au long du spectacle, souvent de manière imperceptible. Pas de décor, mais un jeu de lumières somptueux signé Dominique Borrini. Un texte qui claque porté par deux comédiens d'exception...

C'est par effraction que l'on semble pénétrer dans la pièce de Serge Kribus *L'Amérique*. Tout est en effet organisé pour inviter le spectateur à forcer la porte de cette écriture en trompe l'œil où l'on évoque les blessures d'enfance, comme les rêves de grand dehors. Impressionnante de sobriété, la mise en scène de Paul Pascot est d'une beauté formelle absolue. Le fondateur de la structure aixoise "La Compagnie Bon-qu'à-ça" ne surligne pas les choses. Plutôt que s'évertuer à donner des réponses figées, il choisit d'interroger le réel.

Un trip en France entre Steinbeck et Easy Rider

Ainsi montée, la pièce de Kribus, dépoussiérée de son aspect années 70, s'impose comme du grand et beau théâtre populaire, jamais vulgaire ni populaire. On part de l'émotion des personnages pour remonter au monde des idées. Deux hommes s'y croisent, éperdus de liberté et de volonté de s'éle-



Pas vraiment l'Amérique pour Edward Decesari (à g) et Maurin Ollès. La France qu'ils sillonnent veut-elle d'eux ? / PH C. RAYNAUD DE LAGE

ver, terrorisés finalement l'un comme l'autre par la peur de ne pas être capable d'accomplir leur destin. Il y a Georges dit Joe, 23 ans, de taille moyenne, musclé sec, mauvais garçon au cœur d'or finalement et Bernard, 20 ans, plus massif. De Paris à Bruxelles, en passant par Nice, ils circulent dans une

France qui semble ne pas vouloir d'eux socialement. Le premier est tapissier, tandis que Bernard est en 2^e année de médecine.

Ensemble ils volent, s'épaulent dans un élan d'amitié fraternelle, un peu rude, où les filles croisées ne seront jamais que des objets de

conquête. Jusqu'au drame final...

Rappelant à la fois l'univers du roman de Steinbeck *Des souris et des hommes* et celui du célèbre road movie *Easy Rider* la vision que Paul Pascot a de la pièce de Kribus, demeure déchirante d'humanité. On le doit à son travail d'une intelligence aiguë.

Et idem à l'interprétation lumineuse de son duo d'acteurs. Edward Decesari dans le rôle de Bernard et dans celui de Joe, Maurin Ollès que l'on pourra aussi voir en mai prochain à Marseille au Gymnase aux côtés de Philippe Torreton dans la nouvelle pièce de Fabrice Melquiot *J'ai pris mon père sur mes épaules*. Le metteur en scène de *L'Amérique* le place au sommet de l'escalier dont il ne descend jamais, et on croit néanmoins qu'il est tout près du personnage de Bernard, placé en contrebas.

La complicité entre les deux comédiens est plus qu'évidente. Elle éclate littéralement tout le temps des scènes si intenses du texte et leur prestation au souffle épique renforce la magie de cette pièce noire et solaire à la fois, servie avec éclat et humilité. **Jean-Rémi BARLAND**

"L'Amérique" par Serge Kribus.
Actes Sud-papiers.

Pour quelles Amériques ?



Ombres, premières mesures de *Knocking on Heaven's door* de Bob Dylan... Entre *Les souris et les hommes* et *Easy rider*, la première création de la Cie **Bon-qu'à-ça** s'attache à un texte de **Serge Kribus**, *L'Amérique* (Prix Théâtre 2006 de la SACD), repris par l'auteur en une nouvelle version. Deux acteurs endossent tous les rôles avec une aisance confondante ; ils incarnent avant tout Jo (**Maurin Ollès**) et Babar (**Edward Decesari**), les personnages autour desquels tout se fonde. Babar abandonne les études de médecine auxquelles ses parents l'ont poussé, et suit Jo, qui vit d'expédients. Le premier aime théoriser, cite Marx, Trotski, étouffe dans un parcours non choisi, sa fuite, reniement des diktats familiaux et sociaux est aussi une quête de soi –vers quelles Amériques ?- ; le second aborde la vie avec une liberté totale, prend, laisse, triche, joue, véritable électron libre qui semble s'évader des contraintes de la réalité par un mouvement perpétuel, avec la gouaille et l'insouciance d'un Gavroche... Entre Bruxelles, Paris, Nice, se tisse une épopée rimbaldienne sous forme de road-movie. Découverte et dérèglement des sens, en 49 tableaux, tandis que le carré de la terre surmonté d'un escalier sans but tourne insensiblement dans la lumière chiche d'un vieux réverbère. Irrésistible tournoiement du monde alors que des bribes de musiques des années 68 ajoutent leurs échos (superbe bande son de **Léo Croce**) à la palette ciselée du récit. Tragédie on ne peut plus classique dans la forme, avec la mort dès l'incipit, « *pan, pan, pan, j'entends trois coups de feu* » lance Jo qui, du haut de l'escalier qu'il ne quittera pas, raconte sa fin, avant de renouer en une pirouette avec les débuts de son histoire avec Babar, toujours en contrebas. Dans un subtil travail en épure, (pas ou peu de déplacements), les comédiens, confinés chacun dans leur espace, ne se toucheront jamais, et pourtant, rarement une relation aussi fusionnelle a été portée à la scène. **Paul Pascot**, le metteur en scène, nous offre une plongée bouleversante dans l'essence même du théâtre, soulignée finement par les lumières de **Dominique Borrini**.

♦ MARYVONNE COLOMBANI ♦

Le spectacle *L'Amérique* a été créé au **Théâtre de la Passerelle** à Gap les 5 & 6 novembre, puis joué les 9 et 10 novembre au **Théâtre du Bois de l'Aune, Aix-en-Provence**



© Christophe Raynaud de Lage

“Le théâtre doit devancer le monde pour le faire avancer”

Interview Metteur en scène originaire de la région parisienne, Paul Pascot présente ce soir son troisième spectacle au Forum. Il s’apprête à vous faire passer un bon moment de réflexion

Jeune, talentueux et créatif... Paul Pascot a tout pour lui. À 28 ans, créateur de la compagnie Bon-qu'à-ça, le metteur en scène présente ce soir sa toute dernière pépite : une adaptation théâtrale de *l'Amérique* de Serge Kribus. Un choix qui ne doit rien au hasard.

Vous proposez une adaptation de *l'Amérique* de Serge Kribus... Pourquoi avoir choisi ce texte en particulier ?

Je l'ai découvert à 22 ans, sur les bancs de l'école départementale de théâtre d'Évry, avec un copain Youssouf Abi-Ayad, qui compte parmi les grands acteurs de notre génération. C'est avec ce texte que l'on s'entraînait pour passer les concours. Et si je le retrouve c'est parce que je trouve qu'il correspond à l'urgence dans laquelle nous nous trouvons dans ce monde. Puis il me permet de me questionner sur toutes ces choses qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui et de me demander : ai-je vraiment choisi ma vie ? Ai-je vraiment eu le choix ?

Jo et Babar, les personnages-clés, vont donc revivre sur scène. Que vont-ils apporter au public ?

C'est avant tout l'histoire d'une rencontre entre deux êtres, qui n'étaient sans doute pas faits pour se rencontrer. Et pourtant, leur aventure commence sur un salut et se termine dans un souffle de liberté, d'apprentissage et de compréhension du monde. Jo et Babar font comprendre que trouver sa liberté, ce n'est pas



« Avant d'être metteur en scène, je suis un acteur, souligne Paul Pascot. Et je veux être acteur de ce monde-là. »
(Photo Philippe Arnassan)

forcément vivre seul. Que l'on peut vivre avec les autres, en étant bien avec soi, sans être tiraillé par tout ce que l'on nous impose. Au final, *l'Amérique* n'est peut-être pas une destination. Elle peut aussi bien être intrinsèque, et c'est à chacun de nous de la trouver...

En tant que metteur en scène, comment parvenez-vous à retranscrire ces émotions ?

Toute psychologie a été bannie de la pièce. Nous avons travaillé sur nos sensations, et pas sur l'intellectualisation. J'ai utilisé tous les outils du théâtre pour les retraduire sur scène : le son, la lumière et, par-dessus tout, la

scénographie. L'idée était de rendre universelle la traduction de nos sensations afin de pouvoir la partager avec le public.

Cette pièce est-elle porteuse d'un message ?

Elle soulève de vraies questions autour de ce monde qui change. Car, oui : le monde change, on ne s'en est jamais autant rendu compte, mais on ne fait pas grand chose. Nous avons du mal à rassembler nos forces communes dans ce système que l'on nous impose, pour pouvoir avancer vers un futur qui ne soit pas un mur.

Avant chaque représentation,

vous tenez à intervenir dans les établissements scolaires... Pourquoi ?

Il y a encore des personnes, et pas uniquement dans le monde artistique, qui ressentent cette nécessité d'être et de faire. Quand je demande aux jeunes ce qu'ils veulent faire quand ils seront plus grands, je trouve qu'ils ne répondent plus vraiment. On leur demande très tôt de faire des choix alors qu'ils n'ont encore goûté à rien. On les aiguille en fonction de leurs résultats et des débouchés. Du coup, ils se perdent à l'intérieur de ce système et désacralisent complètement leurs rêves. Je trouve ça regrettable.

Y a-t-il une actualité particulière qui vous fait réagir et pourrait être source d'inspiration pour votre prochaine création ?

Beaucoup de faits retiennent mon attention : un ministre de l'Écologie qui démissionne, le dernier rapport du Groupement d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat qui donne deux ans pour réagir face à l'urgence, ou encore le mouvement des gilets jaunes, snobé par une grande partie de la classe intellectuelle, alors qu'il y a là une réelle possibilité de faire changer les choses. Il y a vraiment matière à inventer un spectacle... Mais il y a une problématique à résoudre : le théâtre d'aujourd'hui a tendance à suivre les modes. Or nous n'avons plus le temps pour ça. Avant d'être metteur en scène, je suis un acteur. Et je veux être acteur de ce monde-là. Le théâtre me donne un haut-parleur. Est-il assez fort et puissant pour faire bouger les choses ? Je me le demande... Dans tous les cas, pour faire avancer le monde, le théâtre doit le devancer. Et ne jamais perdre ce qui fait son essence, en étant trop anthropocentrique et en s'appuyant sur ce qui est déjà passé.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR CARINE BEKKACHE
cbekkach@nicematin.fr**

Ce soir, à 20 h 30. Salle Gounod, au théâtre Le Forum, 83 boulevard de la Mer, à Fréjus. Tarifs : de 13 à 26 €. Places encore disponibles dans les points de vente habituels. Plus d'infos au 04.94.95.55.55.

Paul Pascot : "Le théâtre doit être un risque à prendre"

À la tête de la Compagnie aixoise "Bon qu'-à-ça", le metteur en scène Paul Pascot multiplie les projets

Pour tous les spectateurs présents au Bois de l'Aune, ce fut un choc. Spectacle admirable d'intensité dramatique, "L'Amérique" de Serge Kribus donné par le metteur en scène Paul Pascot suscita respect et enthousiasme. On dit de ce fou de théâtre qu'il pratique l'art de la scène comme on ferait des fouilles en archéologie; c'est-à-dire avec talent et une précision presque maniaque. "La soucoupe et le perroquet" l'avait signalé aux spectateurs du Bois de l'Aune, son "Amérique" a confirmé son immense faculté à créer sur scène des mondes bigarrés, avec un soin évident apporté aux objets et aux éléments disparates du décor.

Le sport, la danse, la scène

Né le 19 mars 1990 à Bondoufle, dans le département de l'Essonne, titulaire d'un bac économique, ayant suivi des cours de sociologie, Paul Pascot est parti ensuite au Congo, où il a travaillé pour différents orphelinats. Homme de paix et de culture (il s'en est forgé une en autodidacte), il a pratiqué le sport, et la danse, avant que de rendre compte de la force inouïe que représentait le théâtre. Formé à l'EDT 91, une école départementale de théâtre, où il eut comme camarade de promotion Youssouf Abi-Ayad qui vient de triompher au Gymnase dans "Les



Il a pratiqué le sport, et la danse, avant de se rendre compte de la force inouïe que représentait le théâtre.

/PHOTO DR

idoles" de Christophe Honoré où il jouait Koltès; il s'est ensuite lancé dans l'aventure d'une troupe. Créée à Aix, portant comme nom "La Compagnie Bon-qu'-à-ça", elle investit des espaces culturels modernes en détournant de ma-

nières esthétiques des œuvres existantes. C'est ainsi que "L'Amérique", texte qu'il découvrit en 2011, donna naissance à cette adaptation ô combien ambitieuse. Si Paul Pascot a aimé travailler avec Anne-Laure Liégeois sa complice de "La sou-

coupe et le perroquet", il affectionne la direction d'acteurs qu'il vit comme un accompagnement. Ainsi Edward Decesari, et l'incroyable Maurin Ollès que l'on verra prochainement au Gymnase avec Philippe Torretton dans la pièce de Fabrice Melquiot "J'ai pris mon père sur mes épaules", ont pu sur "L'Amérique" donner toute la mesure de leur richesse de jeu.

Esprit curieux

Il faut dire que pour Paul Pascot "le théâtre doit être un risque à vivre", et poser plus de questions qu'il n'apporte de réponses figées. "J'aime l'écriture ample, les prises de risques, le refus des compromis" répète-t-il. Tout cela se voit dans son travail et surtout dans cette propension qu'il développe à partager avec autrui des instants de vie, de fraternité et des enthousiasmes divers.

Et quand on interroge Paul Pascot sur son avenir, il aime citer la fin de "L'Amérique" où il est dit en substance : "Le monde change, on se rend pas compte". Manière de s'interroger sur les méandres du réel, et sur cette soif qu'ont les hommes à surmonter leurs souffrances par la nécessité de vivre ensemble. Un homme de paix disions-nous, doublé d'un esprit curieux, et jamais là où on l'attend. Un type bien, et un exceptionnel artiste en somme!

Jean-Rémi BARLAND

REVUE DE PRESSE - RADIO

RAM 05

Interview de Paul Pascot, Edward Decesari et Maurin Olles par Viviane Guérard

Diffusion vendredi 2 novembre à 9h et 18h

Podcast :

https://www.ram05.fr/podcastgen/?name=2018-11-02_le_special_culture-le_spectacle_lamerique_02_11-2018-viv.mp3